Revue des Études Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

2e Série.-2e Année. Février 1902. N° II.

Les dernières publications sur la médium

Mme E. PIPER

Il y a, à ma connaissance, deux manières différentes de rendre compte d'un livre qui vient de paraître. L'une consiste à faire, sur la nouvelle publication, des considérations critiques que le public ne comprend guère s'il n'a pas encore lu le volume en question, ou qu'il ne lit pas, s'il a déjà lu le volume. La deuxième consiste à offrir aux lecteurs un résumé et comme un tableau synoptique du nouvel ouvrage. Le public se trouve alors porté à se le procurer, s'il le juge digne d'être lu; en tout cas, l'on parvient à donner une idée générale de son contenu à ceux qui, pour un motif quelconque, ne peuvent pas lire le volume en question.

Quant à moi, je ne cache point ma préférence pour ce second système. Au surplus, je me trouve d'autant plus porté à le suivre, en devant rendre compte d'un livre tel que celui

(1) M. Sage : *Madame Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques*, avec préface de Camille Flammarion. (Paris, Leymarie, éditeur; 3 fr. 50). — *A Further Record of Observations of Certain Trance Phenomena.* By Professor James Hervey Hyslop, Ph. D. (Proceedings of the Society for Psychical Research; part. XLI; vol. XVI).

présenté, ces jours-ci, au public par M. Michel Sage, un auteur polyglotte, bien connu de tous ceux qui suivent le mouvement didactique en France et même à l'étranger, mais qui vient d'emblée prendre place aussi parmi nos meilleurs écrivains de sciences psychiques. Sans doute, dans son ouvrage sur Mme Piper, M. Sage se borné, au moins en apparence, au rôle de vulgarisateur, en relatant tout ce qu'il importe davantage que le public connaisse, au sujet de la fameuse médium bostonienne. Mais l'œuvre d'un vulgarisateur a bien son prix, elle aussi, surtout lorsqu'on sait résister à la tentation de prendre parti pour l'une ou bien pour l'autre des différentes théories adverses, en se bornant, comme notre auteur, à relater les faits et à en rendre l'exposé bien clair et très attrayant.

M. Sage pense que la médiumnité de Mme Piper est l'une des plus parfaites qui se soient jamais présentées. Ce n'est point là précisément notre avis. En tout cas, cette médiumnité est certainement celle qui a été étudiée le plus longuement et le plus soigneusement par des hommes d'une haute compétence. Les observations ont duré quinze années consécutives. Ainsi que le remarque notre auteur, ces investigateurs ont pris toutes les précautions qu'exigeaient l'étrangeté du cas, les circonstances et le scepticisme ambiant; ils ont envisagé et pesé minutieusement toutes les hypothèses.

Nous avons dit que Mme Eléonore Piper est née à Boston, où elle demeure depuis longtemps. Son mari est employé dans un grand magasin; elle-même était femme de chambre avant l'apparition de sa médiumnité. Son éducation n'a donc pas été poussée très loin.

M. Sage nous parle longuement de la santé de Mme Piper, qui a été plusieurs fois malade, en ces dernières années. Elle a même dû subir une opération chirurgicale assez sérieuse, pour une tumeur traumatique. Mais l'on recherche en vain chez elle une hérédité morbide. Ses grands parents dépassèrent tous l'âge de quatre-vingts ans et jouirent presque toujours d'une bonne santé. En tout cas, il est à remarquer que, lorsque

Mme Piper tombe malade, sa médiumnité, loin de s'en trouver favorisée, s'atténue ou devient très peu lucide ; elle ne fournit alors que des communications incohérentes, fragmentaires ou tout à fait fausses. La syncope ou « trance », qui est facile quand Mme Piper se porte bien, devient difficile ou même impossible quand elle se porte mal. — Il est à peine besoin de faire remarquer l'importance de ce fait, vis-à-vis des théories de certains psychologues qui s'obstinent à ne voir dans les médiums que des malades, des névropathes.

Enfin, il ne faut pas supposer que Mme Piper soit un sujet hypnotique de choix. Il n'en est rien. Le professeur William James, de l'Université de Boston, employa cinq séances pour obtenir d'elle un véritable sommeil hypnotique, accompagné des phénomènes musculaires et automatiques ordinaires. Mais il fut impossible d'obtenir rien de plus. L'hypnose et la trance, chez Mme Piper, n'ont aucun point de ressemblance. Dans la trance, la mobilité musculaire est extrême ; dans l'hypnose, c'est juste le contraire qui a lieu. Si on lui donne l'ordre, pendant l'hypnose, de se souvenir de ce qu'elle a fait ou dit, elle s'en souvient. Pendant la trance médiumnique, on a plus d'une fois prié « le contrôle » de faire en sorte que Mme Piper, au réveil, se souvînt de ce qu'elle avait dit ; mais on n'a jamais réussi. Pendant la trace médiumnique, Mme Piper semble lire comme dans un livre dans les moindres recoins de l'âme des assistants. Pendant l'hypnose, il n'y a pas trace de ce tranfert de pensée.

Et cette remarque, elle aussi, est de la plus haute importance pour la science.

La médiumnité de Mme Piper se manifesta spontanément en 1884, à l'occasion d'une visite qu'elle fit à un médiun aveugle du nom de J.-R. Cocke. Pendant la séance, elle tomba en trance, à son réveil, elle apprit par les assistants qu'une personnalité qui disait être une jeune fille indienne, s'était manifestée par l'intermédiaire de son organisme et avait donné à un consultant, qui se trouvait là par hasard, une preuve remarquable de la survie.

Mme Piper était donc bel et bien un médium. Aussitôt les personnes de son intimité se mirent à organiser des séances avec elle. Petit à petit, on admit les étrangers dans le cercle intime.

Les esprits ou prétendus tels qui se manifestèrent par son intermédiaire furent assez variés dans les premiers temps. Par suite, le « docteur Phinuit » devint le *contrôle* principal, sinon unique. Les Anglais appellent « contrôle » l'être mystérieux — esprit ou personnalité seconde — qui est temporairement maître de l'organisme du médium.

Tout d'abord, les contrôles se communiquaient exclusivement par la voix; puis quelques-uns se mirent à écrire. On eut alors des séances où une personnalité se communiquait par la voix, pendant qu'une autre, entièrement différente, traitant de sujets entièrement différents, se communiquait simultanément par l'écriture. Depuis quelques années, les contrôles se servent exclusivement de la main droite et de l'écriture.

M. Sage nous donne, d'après les observations des professeurs Hodgson et Hyslop, une peinture bien vivante du prétendu « Dr Phinuit ». Il nous en montre, avant tout, les origines un peu louches. Le médium aveugle J.-R. Cocke, chez lequel nous avons dit que la médiumnité de Mme Piper s'était manifestée la première fois, était d'habitude contrôlé par la personnalité d'un certain docteur français appelé Finnett. Ce nom est prononcé par les Anglais à peu près *Finny* — ce qui ressemble diablement à *Phinuit*. C'est pourquoi on est en droit de se demander si le médium Cocke, en éveillant la médiumnité de Mme Piper, ne lui aurait pas en même temps fait cadeau de son contrôle. Le Dr Hodgson a interrogé plusieurs fois Phinuit à ce sujet. Mais celui-ci affirme qu'il ne sait pas ce qu'on veut lui dire, et que le premier organisme humain par l'intermédiaire duquel il se soit manifesté est celui de Mme Piper.

En tout cas, ce Dr Phinuit est un personnage bien bizarre. Il n'est pas méchant homme; au contraire; il est très obligeant

et ne cherche qu'une chose : faire plaisir à tout le monde. Mais il n'est absolument pas sérieux.

Par exemple, tout en se disant Français, il montre d'ignorer presque complètement sa langue. Le Dr Hodgson lui demanda comment cela se faisait. Phinuit, que rien n'embarrasse, l'expliqua comme suit : « Il avait longtemps exercé la médecine à Metz et, comme il y avait beaucoup d'Anglais dans cette ville, il avait fini par oublier le français. » Ce sont là des enfantillages comme en imaginent volontiers les personnalités secondes Le Dr Hodgson lui fit remarquer l'absurdité de l'explication et ajouta : « Comme vous êtes obligé d'exprimer vos pensées par l'organisme du médium, et comme le médium ne sait pas le français, il serait logique à vous de dire qu'il vous serait impossible de donner votre pensée en français par l'intermédiaire de Mme Piper. Phinuit trouva l'explication magnifique et, quelques jours après, il la servit telle quelle à un autre curieux qui l'interrogeait.

Comme le Dr Hodgson continuait à le taquiner sur son nom, il a fini par avouer ou par croire qu'il ne s'appelait plus du tout Phinuit. Il nous apprit alors qu'il était en réalité le docteur Jean Scliville... mais il n'en paraissait pas bien sûr.

Au début, le « Dr Phinuit », quand il apparaissait, se bornait à donner des conseils médicaux ou à formuler des diagnostics. Ceux-ci étaient d'habitude d'une justesse frappante ; par contre ses remèdes ne rencontraient pas l'approbation unanime des médecins encore vivants — ce qui, du reste, n'a rien d'extraordinaire. Plus tard, Phinuit parla de tout à tort et à travers. Seulement, au milieu de nombreuses incongruités, il disait souvent des choses étonnantes, en lisant dans la pensée des expérimentateurs, ou en révélant même des circonstances qui n'étaient pas à la connaissance des assistants, de façon à autoriser l'hypothèse spirite.

Mais, en mars 1892, il s'opéra dans les séances de Mme Piper un changement qui améliora considérablement sa médiumnité. A ce moment, apparut dans les communications médiumniques une nouvelle personnalité qui, de gré ou de force,

imposa sa collaboration à Phinuit. Ce nouveau venu s'appelait George Pelham, et il prétendait être l'esprit désincarné d'un jeune homme de trente-deux ans, tué quatre ou cinq semaines auparavant dans un accident de cheval. Quoi qu'il en soit, ce nouveau contrôle avait plus de culture, plus d'élévation morale et plus d'amour de la vérité que le soi-disant docteur français. Au reste celui-ci bénéficia de cette société : il s'efforça d'être plus véridique, il sembla faire moins appel à son imagination ; bref, toutes les séances furent meilleures, même celles où Phinuit apparaissait seul. Tant il est vrai — remarque M. Sage — que, même en l'autre monde, on ne peut que gagner en bonne compagnie.

Pelham n'est pas tout à fait le nom de la personne en question. Par un sentiment de discrétion, on a modifié légèrement la dernière syllabe du nom.

George Pelham, dans les dernières années de sa courte existence, s'était adonné à la littérature et à la philosophie. Il avait publié deux ouvrages, qui lui avaient valu beaucoup d'éloges de la part des personnes compétentes. Pendant longtemps il avait vécu à Boston ou dans les environs. Il passa les trois dernières années de sa vie à New-York. En février 1892, il fit une chute de cheval et fut tué sur le coup.

Quoique très sceptique sur ces matières, il s'intéressait aux recherches psychiques. Il fut membre de la Société américaine, puis de la Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques. Le Dr Hodgson le connaissait, mais les circonstances et le temps n'avaient pas permis à des liens d'affection, à une véritable amitié de s'établir en eux.

Une longue discussion s'était engagée entre le Dr Hodgson et George Pelham, deux ans environ avant la mort de celui-ci, sur la question de la survie. George Pelham soutint que la survie était non seulement improbable, mais encore inconcevable. Le Dr Hodgson soutint qu'elle était au moins concevable. Après beaucoup d'arguments échangés de part et d'autre, George Pelham finit par en convenir, et il termina la conversation en disant : « Si je meurs avant vous, et si je

me trouve jouir encore d'une autre existence quelconque, je ferai de tels efforts pour vous la révéler, qu'il y aura du bruit dans Landerneau (1). »

Pelham, de son vivant, connaissait l'existence de Mme Piper, bien que, selon toute vraisemblance, Mme Piper ne le connût pas. En 1888, la Société américaine pour les Recherches psychiques avait nommé une commission pour l'investigation des phénomènes médiumniques ; cette commission demanda une série de séances à Mme Piper. George Pelham assista à une de ces séances. Les noms de tous les consultants furent soigneusement cachés, et rien n'était de nature à appeler l'attention du médium sur George Pelham qui, selon toute vraisemblance, passa inaperçu.

Avec l'apparition de George Pelham, se perfectionna un procédé de communication qui ne s'était produit auparavant qu'à de rares occasions : celui de l'écriture automatique. Le plus souvent deux contrôles se manifestent simultanément, l'un par le moyen de la voix, l'autre par le moyen de l'écriture. Phinuit continue à se servir de la voix selon son ancienne habitude ; George Pelham, bien qu'il se serve aussi de la voix occasionnellement, aime mieux se servir de l'écriture.

L'observation de ce phénomène suggéra au Dr Hodgson l'idée qu'il pourrait peut-être obtenir trois communications sur des sujets différents, en utilisant la main gauche. Il essaya et réussit, quoique imparfaitement, sans doute parce que, à l'état normal, la main gauche est inhabile à l'écriture.

Les observateurs de ces phénomènes étranges, et spécialement le Dr Hodgson, affirment que les « contrôles » écrivent sans avoir conscience d'écrire, comme sans doute ils parlent sans avoir conscience de parler. Ces contrôles perçoivent, à ce qu'ils disent, dans le corps du médium, deux amas principaux de ce fluide mystérieux, de cette énergie inconnue, qui leur apparaît comme une lumière, et à laquelle ils donnent

(1) L'expression dont s'est servi George Pelham ne peut pas être traduite autrement.

ce nom « de lumière ». L'un de ces amas est dans la tête, l'autre est dans la main. Les contrôles pensent dans cette lumière, et leurs pensées nous sont transmises automatiquement par l'organisme. Si vraiment l'homme est un esprit incarné, la même chose doit se passer pour chacun de nous. Notre corps ne serait qu'une machine protoplamisque que nous nous serions confectionnée pour nous mettre en rapport avec le monde de la matière. Mais par quels ressorts agit cette machine ? nous n'en savons absolument rien. Je pense, et ma voix transmet ma pensée à ceux qui m'écoutent, ou bien ma main la fixe par l'écriture. Mais que se passe-t-il, en vertu de quelle énergie mon corps matérialise-t-il, pour ainsi dire, ma pensée ? je n'en sais rien.

Un chapitre tout entier de l'ouvrage de M. Sage, l'un des plus intéressants, est consacré à étudier les preuves d'identité fournies par le soi-disant George Pelham.

Quand le Dr Hodgson écrivit son rapport qui parut en 1898, George Pelham qui, comme Phinuit, sert volontiers d'intermédiaire, mais en employant l'écriture, George Pelham dis-je, avait eu l'occasion de voir cent cinquante consultants, parmi lesquels trente de ses anciens amis. Ces trente amis ont tous été reconnus par lui et aucun étranger n'a été pris pour un ami. Non seulement il a appelé ses amis par leur nom, mais encore il leur a adressé la parole sur le ton qu'il avait l'habitude de prendre avec chacun d'eux. Nous ne parlons pas de la même manière à tous nos amis.

Malheureusement, ce qu'il y a de plus intime et, par conséquent, de plus probant, les consultants n'ont pas voulu qu'on le publiât, pour des raisons faciles à concevoir.

Dès les premières séances, George Pelham demande à voir son père. Il a, dit-il, à l'entretenir d'affaires privées; et puis, enfin, il voudrait aussi le convaincre, si possible, de son existence dans un monde nouveau. Quoique très sceptique par nature et par éducation, M. Pelham père accourut aussitôt avec sa seconde femme, la belle-mère de George Pelham. Ils furent introduits sous de faux noms. Dès le début de la

séance, George Pelham écrivit : « Hé ! mon père et ma mère, c'est moi, George ! » Les communications qui suivirent étaient tout à fait ce que M. Pelham père aurait pu attendre de son fils vivant.

Mlle Warner eut deux séances avec Mme Piper, cinq ans après la mort de George Pelham. Cette Mlle Warner avait été connue de lui alors qu'elle était tout enfant; mais, quand il mourut, il y avait trois ans qu'il n'avait pas eu l'occasion de la voir. Cela faisait donc huit ans qu'il l'avait perdu de vue. Or en huit ans une enfant devient une grande jeune fille. Aussi, à la première séance, George Pelham ne reconnut pas du tout Mlle Warner. A la deuxième séance, il lui demanda qui elle était : « Je ne crois pas que je vous aie jamais beaucoup connue ? — Très peu; mais vous faisiez des visites à ma mère. — J'ai entendu parler de vous sans doute ? — Je vous ai vu plusieurs fois; vous veniez chez nous avec votre ami M. Rogers. — Ah ! c'est donc cela; la première fois que je vous ai vue, vous m'avez rappelé Rogers. — En effet, vous avez parlé de lui. — Oui, et néanmoins je ne puis pas vous remettre. Je tiens à reconnaître tous mes amis. Je le pouvais autrefois; mais il y a longtemps que je suis parti : je vais chaque jour en m'éloignant davantage de vous tous. Je ne puis pas me rappeler votre figure : vous devez avoir changé. » A ce moment, le Dr Hodgson dit : « Vous souvenez-vous de Mme Warner ? — Certainement, très bien ! Est-il Dieu possible : vous seriez sa fillette ? — Oui. — Sacrebleu ! comme vous avez grandi ! J'appréciais beaucoup votre mère : une charmante femme. »

Marte est un pseudonyme adopté par le Dr Hogdson pour désigner un écrivain américain très connu. C'est un moniste partisan des doctrines darwiniennes, convaincu que la mort du corps est pour nous la fin de tout. A une séance, George Pelham lui dit : « La doctrine darwinienne de l'évolution est parfaitement juste pour votre monde ; mais nous continuons à évoluer. »

James Howard avait posé à George Pelham plusieurs ques-

tions auxquelles celui-ci n'avait pas répondu, prétendant avoir oublié. A cause de çela, James Howard doutait encore de l'identité de George Pelham. Un jour, le premier dit : « George, dites-moi quelque chose que vous et moi soyons seuls à connaître. Je vous demande cela parce qu'il y a plusieurs questions auxquelles vous n'avez pas pu répondre. Nous avons passé ensemble bien des étés et bien des hivers; nous avons parlé de beaucoup de choses, nous avions beaucoup de vues en commun, nous avons traversé ensemble beaucoup d'évènements. Rappelez-moi quelque chose. » Aussitôt la main se mit à écrire fébrilement : les évènements les plus intimes sont racontés, si intimes qu'on ne sauraient les publier. A un moment donné, la main écrit : *Personnel*. Le Dr Hodgson qui était présent, sort. A son retour, James Howard lui dit qu'il avait obtenu tout ce qu'il pouvait désirer en fait de preuves, qu'il était « entièrement, entièrement satisfait ».

M. Sage rapporte plusieurs autres exemples de preuves d'identité données par G. Pelham. Nous ne pouvons naturellement, les reproduire toutes. Tous ceux qui s'intéressent à ce qui mérite de nous intéresser, ceux-là mêmes qui ne sont mus que par un sentiment de curiosité, trouveront dans le livre de M. Michel Sage un ouvrage de la plus haute importance philosophique, dont pourtant la lecture a tout l'attrait d'un roman des plus fantastiques et des plus émouvants.

(*La fin au prochain numéro*).

Nouvelles séances médiumniques à Gênes

avec Mme Palladino [1]

DEUXIÈME SÉANCE.

La deuxième séance commence par les efforts que font des mains invisibles pour arracher la chaise où se trouve assis M. Prati, l'un des expérimentateurs. M. Prati qui est un homme fort et dans la fleur de l'âge, tâche de résister, mais enfin il doit lâcher prise.

« L'on allume la lumière électrique et aussitôt l'on peut assister à un spectacle des plus bizarres. M. Prati est resté debout; *John* paraît vouloir lui donner une preuve définitive de sa force.

« Voilà que le gros bureau, qui ne doit pas peser moins d'une quarantaine de kilos, quitte la muraille à laquelle il est adossé et s'approche rapidement du côté gauche de M. Prati, en appuyant vivement contre lui, sans lui causer de mal, mais de manière à lui montrer la force qui le meut. M. Prati pousse alors violemment, à son tour, le bureau qui bondit en arrière d'à peu près vingt centimètres, mais revient immédiatement contre M. Prati. Ce vigoureux mouvement d'action et de réaction se renouvelle cinq à six fois, *en pleine lumière,* sans que la médium puisse intervenir d'aucune façon, puisqu'elle est assise, tenue par les mains, en vue de tous, souriant comme nous tous, devant ce curieux spectacle... »

John demande l'obscurité et, quelque temps après, se déroulent les phénomènes les plus importants, puisque cinq individualités distinctes se manifestent presque en même temps.

---

(1) Suite. Voir le numéro de Janvier, p. 20.

« M. Prati sent les larges mains de *John* qui, en compensation des luttes soutenues, lui prodiguent les manifestations les plus amicales

« Le docteur Venzi déclare sentir distinctement une personne qui se courbe, s'appuie sur lui et le prend par les bras. Puis il ajoute :

« — Elle me parle.

« Nous n'entendons que des sons rauques, comme des soupirs, mais le Dr Venzi paraît comprendre nettement les phrases, puisqu'il suit un entretien d'un caractère trop intime pour que je puisse le relater...

« En même temps, M. Morani a une espèce de tressaillement et il dit :

« — On m'embrasse !... On me parle! Ah, c'est donc toi?

« Un dialogue commence aussi entre M. Morani et la personnalité en question il est d'un caractère très intime, comme celui dans lequel est engagé le Dr Venzi.

« A ce moment même, Mme Morani, qui était assise de l'autre côté de la table, s'écrie :

« — On essaye de m'ôter la bague du doigt... mais elle ne sort pas! L'on continue avec plus de force. mais sans me causer de mal... Ah, voilà, c'est fait !

« Aussitôt M. Morani de dire :

« — Tiens, à présent on la met dans mon doigt : elle y entre à peine...

« Une main saisit celle de la dame, la place dans celle de M. Morani ; nous entendons tous trois ou quatre petits coups frappés sur les deux mains unies, avec un geste d'encouragement et de satisfaction paternelle.

« En attendant, le professeur Porro, lui aussi, sent exactement les attouchements de la personnalité qui s'était déjà manifestée à lui dans les séances de l'été dernier et qui, à cette occasion, avait fait, pour ainsi dire, fouiller sa propre forme matérialisée, qui était celle d'une enfant de onze ans. Le professeur Morselli, qui se trouvait assis près de son collègue M. Porro, loin du groupe où se trouvait la médium, avait pu

toucher à son tour, de ses propres mains, ce petit corps mystérieux.

« Nous entendons tous les petits baisers que le fantôme prodigue à M. Porro et l'effort qu'il fait pour prononcer le mot *papa*, qui sort de ses lèvres un peu voilé, mais assez distinctement.

« A ce moment même, ma main gauche est saisie par une main pareille à celle qui nous était apparue au cours de la première séance. Je la serre aussitôt affectueusement de ma main droite; elle en fait autant avec mon autre main. Je la baise. Je sens qu'elle se soulève -- je la suis, en continuant de la serrer — je me mets debout, et me lève sur la pointe des pieds pour la tenir aussi longtemps que possible; enfin je sens qu'elle m'échappe, presqu'en s'évanouissant dans l'air. Remarquez bien que je me trouvais alors à l'extrémité de la table, à trois mètres de distance de la médium... »

M. Vassallo explique ensuite qu'aucune personne étrangère aux expériences ne peut entrer pendant les séances, dans les locaux du « Cercle Minerve », qui sont minutieusement inspectés au début de chaque séance. Personne ne pourrait se cacher dans l'encoignure de la fenêtre. A ce propos le directeur du *Secolo XIX* raconte :

« Dans une des séances de l'été dernier — ainsi que M. Porro l'a relaté — une main qui sortait des rideaux serra celles de toutes les personnes présentes. Le marquis D..., qui n'avait jamais assisté à des phénomènes médiumniques, par un mouvement assez naturel d'étonnement, souleva brusquement les rideaux; — tout le monde vit alors qu'il n'y avait personne. La même chose arriva dans notre première séance. M. Prati souleva les rideaux et s'assura ainsi qu'ils ne cachaient aucun être humain visible... »

Troisième Séance

« ... L'on fait l'obscurité. Bientôt le professeur Mirelli sent qu'on le caresse avec tendresse, enfin qu'on lui dépose à plusieurs reprises sur le front, sur les joues des baisers si sonores

que nous les entendons tous distinctement. M. Mirelli dit alors d'une voix quelque peu émue :

« — Quoique je ne puisse pas l'affirmer d'une façon bien certaine, je sens que ma bonne mère est près de moi... »

« Le professeur et l'être invisible commencent alors un petit entretien intime, pendant lequel nous entendons, ou nous croyons entendre, la voix très faible de l'invisible, dont M. Mirelli seul semble percevoir nettement les mots, comme si on les lui murmurait à l'oreille.

« Après cela, l'invisible demande la lumière rouge. Alors, en même temps que nous voyons le médium immobile, dans un état d'hypnose, et que nous apercevons distinctement les personnes et les moindres objets, nous assistons au phénomène suivant. Le rideau, formé d'une étoffe souple et légère, s'agite, se gonfle, comme si une personne vivante et à peine voilée s'avançait lentement. L'on aperçoit nettement la forme de la tête, les draperies correspondantes aux bras et aux mains et presque adhérentes à elles. Cette forme humaine s'approche de M. Mirelli, le caresse, lui serre vivement la main ; après quoi, par un mouvement du bras droit, que nous apercevons tous, elle avance la main, sans voile, hors des rideaux, en saluant. Cette scène dure longtemps, étrange et émouvante...

« Nous voyons ensuite des lumières qui errent çà et là dans l'air, très visibles. Quelques-unes d'entre elles traversent le salon dans toute sa longueur; d'autres vont de bas en haut; d'autres en sens contraire...

« Nous entendons que *John* agite la carafe et les verres qui sont posés sur le bureau, au fond de la pièce : il ôte le bouchon et remplit les verres. Alors, il porte à boire à tous, en appuyant toujours le verre exactement sur la lèvre inférieure — à tous hormis à moi, peut-être parce qu'ayant très soif, je demande, j'implore quelques gouttes d'eau fraîche pour me désaltérer.

« Je sais bien que c'est là une plaisanterie quelconque. Seulement, hier soir, comme l'on causait de cela en société,

nous éteignîmes la lumière électrique et nous priâmes un jeune homme leste et intelligent, d'exécuter dans l'obscurité le même tour d'adresse. Sur six personnes assises, il réussit seulement avec la personne qui était le plus près de lui, à gauche ; encore, au lieu de lui porter le verre à la bouche, il le lui appuya sur le menton. Quant aux autres personnes, il ne parvint pas même à leur trouver la tête. Finalement, il offrit à boire à un vase de fleurs — qui du reste pouvait en avoir besoin... »

QUATRIÈME SÉANCE

« Dans la séance du 26 décembre, l'un des phénomènes les plus saillants consiste dans la manifestation bien nette de l'entité qui prend tous les caractères personnels de la fillette du professeur Porro. Elle agit avec tant d'agilité logique dans ses mouvements sensibles que, malgré l'obscurité, il nous semble presque voir la petite personne occupée à ses effusions, dont nous pouvons suivre toutes les phases par le seul sens de l'ouïe.

« Nous l'entendons d'abord embrasser le professeur, ensuite lui murmurer en épelant nettement les deux syllabes, son propre nom : *Else*, que nous ignorions tous. Enfin, nous entendons qu'elle lui fouille les poches et lui prend son portefeuille...

« On dirait qu'*Else* se trouve sur la table au milieu de nous. Nous entendons tous le froissement des papiers qu'elle tire du portefeuille, l'un après l'autre. Alors elle fait le tour de la table et met un ou deux papiers quelconques dans la main de chacun de nous. Après cela elle recommence le tour, reprend les papiers avec délicatesse, un à un, et nous entendons qu'elle les remet dans le portefeuille qu'elle replace ensuite dans la poche du professeur... »

Plus émouvante encore est la réapparition de la personnalité de « Naldino » le fils adolescent de M. Vassallo lui-même, dans le cours de la même séance.

« — Sais-tu que j'ai sur moi un objet pour lequel tu avais une prédilection ? — lui dit M. Vassallo.

« J'avais à peine achevé ces quelques mots, que l'on m'ôte l'épingle de ma cravate et qu'on la dépose devant le professeur Porro, qui est assis vis-à-vis de moi. Il s'agit d'une épingle qu'avait donnée à mon fils l'acteur Ermete Novelli et que Naldino aimait beaucoup. Inutile d'ajouter qu'aucun des assistants ne savait rien de ce bijou. »

Naldino fait ensuite lever debout son père, en lui mettant les mains sous les aisselles et l'entraîne à la distance d'un mètre et demi à peu près de la médium.

« Et voilà, avant tout, un embrassement fort prolongé, de telle façon que je sens s'appuyer sur moi un corps agile, d'une taille presque égale à la mienne. Un visage qui présente tous les traits de celui de Naldino reste, pendant plusieurs secondes, strictement adhérent au mien. Vient ensuite une pluie de baisers qui sont entendus par tous les assistants — des baisers mêlés à des phrases interrompues, qui, elles aussi, sont entendues par tout le monde; elles sont prononcées en patois gênois, avec ce timbre spécial de voix au sujet duquel — comme l'on pensera bien — il ne m'est pas possible d'équivoquer. J'entendais cette voix inoubliable qui me disait :

« — Mon papa ! cher papa...

« Puis, de temps en temps, des : *oh, mon Dieu,* qui ne paraissaient pourtant pas arrachés par la douleur, mais plutôt par l'émotion et le contentement.

« A un certain point, les attouchements de cet être invisible et pourtant si tangible paraissent cesser; on dirait qu'il est sur le point de disparaître, lorsque je me sens embrassé de nouveau et je reçois trois baisers très marqués, presque bruyants; la voix me dit, toujours en patois :

« — Ceux-là sont pour maman !

« On nous ordonne de faire la lumière, la lampe électrique est allumée.

« Alors, comme si l'invisible voulait nous donner une dernière preuve patente de sa présence, le phénomène arrivé au professeur Mirelli dans la séance précédente se renouvelle. C'est-à-dire que nous voyons, tous, s'avancer vers moi, qui

me tiens debout, une forme humaine enveloppée dans le rideau sombre. Cette forme, à ce qu'il m'est possible d'en juger, correspond exactement à l'individualité qu'elle affirme être. Nous voyons les bras saillir en dehors et m'envelopper de nouveau; une main, que nous pouvons bien distinguer à travers le drap léger, reste longuement fermée dans ma main droite, pendant que, de la main gauche, je tiens toujours la médium, que tout le monde peut voir assise, dans un état d'hypnose tranquille et profonde.

Je n'ai pas l'intention de faire des commentaires sur cette série longue et bien définie de phénomènes; seulement il me sera permis d'ajouter avec la plus complète sincérité, les quelques remarques suivantes :

« Que l'on dise, si l'on veut, que l'agent occulte n'est qu'un dédoublement du médium; qu'il s'agit uniquement de phénomènes dus à des projections de la subconscience et à la translation des centres automatiques de Mme Palladino. Qu'on me parle d'éso-psychisme, de forces physio-psychiques, de tout ce que l'on voudra, car je respecte toutes les opinions et je considère avec docilité la probabilité de toutes les hypothèses, soit qu'elles aient un caractère de positivisme scientifique, soit qu'elles soient intuitives et même métaphysiques. Mais que l'on ne me parle pas d'hallucination, puisqu'il ne m'est pas possible de ne point me révolter contre cette accusation facile, mais absurde, avec toute la conscience d'une intelligence équilibrée, éclairée et logique, qui domine sur des sens dont le fonctionnement est parfaitement normal.

« A tous ceux qui veulent bien m'octroyer le diplôme d'halluciné, je ne pourrai m'empêcher de répondre tranquillement :

« — Je suis tout prêt à me reconnaître pour un halluciné, au point de ne plus comprendre ce que je vois et ce que j'entends, à condition que vous soyez assez aimable pour vous reconnaître vous-même pour un honnête imbécile, qui ne sait pas absolument ce qu'il dit. »

(La fin au prochain numéro). L. A. VASSALLO.

AU MILIEU DES LIVRES ET DES REVUES

Une nouvelle étude de M. Flournoy sur le « médium » Mlle Smith. — La deuxième livraison des *Archives de Psychologie de la Suisse Romande* est toute entière occupée par une étude du professeur Th. Flournoy sur le médium Mlle Hélène Smith — le « sujet » du livre : *Des Indes à la planète Mars.* Cette nouvelle étude, intitulée : *Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie,* forme un volume de 160 pages, in-8°, avec 21 gravures.

Franchement, il ne me semble pas que cette publication apporte des lumières nouvelles sur la question de la médiumnité de Mlle Smith. Quoique la chose puisse paraître bien extraordinaire, cette médium s'est encore laissée aller à accorder à M. Flournoy quelques séances après la publication du livre : *Des Indes à la planète Mars.* Mais le résultat de ces séances n'offre qu'un intérêt bien borné. C'est à peine si l'on y rencontre un nouveau roman enfantin auquel Mlle Smith a donné naissance dans ses dernières trances ; c'est un roman *ultramartien*, ainsi que l'appelle M. Flournoy, parce qu'il se passe, non plus dans Mars, mais dans une autre planète plus éloignée. Le tout est agrémenté par un certain nombre de gravures reproduisant des paysages, des êtres humains, des animaux « ultramartiens » — un tas d'enfantillages à faire dormir debout. Le médium entrancé de Pathmos n'a jamais rien rêvé de plus extravagant et de plus mesquin pour son *Apocalypse.*

D'ailleurs, l'on sait qu'il y a quelques mois, Mlle Smith a privé, pour quelque temps, de sa présence la « Rome protestante » et a filé sur Paris. L'on disait alors qu'elle avait renoncé à l'emploi qu'elle occupait dans une Maison de nou-

veautés, pour se consacrer exclusivement au développement de sa médiumnité. M. Flournoy précise les choses. Mlle Smith a eu le bonheur de trouver dans une dame américaine, Mme J..., une admiratrice riche et enthousiaste. « Mme J. — l'enleva pour ainsi dire en voiture et la conduisit dans une maison de banque d'où, après quelques formalités, sa protégée ressortit largement assurée désormais, pour elle et sa mère, du pain quotidien jusque-là si durement gagné à la sueur de leur front. » — L'on croirait rêver.

Mlle Smith est donc perdue pour le professeur Flournoy. Celui-ci estime que ce n'est pas là un trop grand malheur et qu'il serait désirable que cette « médium » soit désormais étudiée par un autre investigateur.

C'est parfaitement mon avis, pour les motifs que M. Flournoy expose et pour d'autres encore. C'est la lecture de la nouvelle publication de M. Flournoy qui m'a confirmé dans cette idée. *Des Indes à la planète Mars* était un ouvrage scientifique ; les *Nouvelles observations* sont l'œuvre d'un polémiste. Dans cette deuxième étude l'on cherche en vain l'impartialité qui rehaussait la valeur de la première publication. L'auteur, dans un style acariâtre et ironique, semble mu, d'un bout à l'autre de la brochure, par un sentiment de dépit contre les quelques spirites qui avaient combattu ses théories et dont M. Flournoy parait s'exagérer de beaucoup l'importance. L'aversion, peut-être inconsciente, de M. Flournoy pour l'idée spirite parait dans ces quelques pages d'une manière si patente, que cela diminue un peu l'effet que l'ouvrage devrait produire sur les lecteurs.

En second lieu, s'il est *désirable* — ainsi que M. Flournoy le dit justement — qu'un médium soit étudié successivement par plusieurs investigateurs, il est tout à fait *indispensable* qu'un investigateur examine successivement plusieurs médiums, s'il veut se faire une idée tant soit peu exacte de ce que c'est que la « médiumnité ». Vous figurez-vous un critique voulant se rendre compte de la valeur de l'œuvre littéraire de Victor Hugo, par la lecture d'un seul livre de cet auteur —

celui qui lui tombe sous la main — par exemple *Hans d'Islande?* Il aura beau le relire, l'examiner à la loupe, le soumettre à de savants parallèles; son opinion sera tout de même terriblement fausse. J'ai quelque idée que c'est précisément ce qui est arrivé au professeur Flournoy au sujet de la médiumnité. Avec ça, que ses recherches ont au moins été très utiles et très remarquables pour ce qui a trait à l'exploration de la subconscience.

Nous devons pourtant reproduire la déclaration suivante qui se trouve dans la nouvelle publication de M. Flournoy :

Si je ne ressens qu'un attrait négatif pour le spiritisme en tant que doctrine religieuse et philosophique, il n'en est pas de même pour le spiritisme hypothèse scientifique, qui n'a de commun que le nom avec le précédent, et à l'égard duquel je demeure non point indifférent, mais du moins parfaitement neutre...

En attendant, il m'importe de répondre quelques mots à une note que l'on rencontre à la page 229 de la nouvelle publication. Voilà le passage en question :

M. de Vesme (*Revue des Etudes Psychiques*, août-octobre 1901, p. 286) prétend qu'au Congrès de Psychologie de Paris, j'ai déclaré mon attachement à la religion calviniste et que ma parole était pleine de mépris pour les théories spirites ! Le savant directeur de la *Revue des Etudes Psychiques* est victime d'un fameux tour de son imagination, quand il me prête un aussi ridicule manque de tact. Je n'y ai pas dit un mot de religion, calviniste ou autre, ce qui, dans un congrès scientifique, eût été un déplacement vraiment par trop inepte des questions ; et, quant au Spiritisme, je me suis borné, (en rendant d'ailleurs pleinement hommage à l'honorabilité des spirites de Genève et à la sincérité de leurs médiums), à dire qu'ils ne m'avaient pas encore fourni de faits probants en faveur de cette hypothèse. Voyez du reste ma communication audit Congrès dans le volume de ses comptes rendus (p. 102-112) ; si j'avais prononcé quoi que ce soit qui ressemblât à ce que M. de Vesme m'attribue, on le retrouverait dans cette rédaction, sinon textuelle, du moins parfaitement fidèle et complète de ce que j'ai dit. C'est dommage

que M. de Vesme, qui n'a évidemment pas assisté lui-même audit Congrès, n'ait pas indiqué la source d'où lui sont venues des informations aussi fantaisistes.

En effet, je n'ai pas assisté au Congrès de Psychologie ; il serait à présent inutile d'en dire les raisons. Lorsque j'écrivis les quelques lignes au sujet du prof. Flournoy, parues ensuite dans la *Revue* d'août-octobre, le volume des comptes rendus du Congrès n'avait pas encore été publié.

Mais cela ne veut pas dire précisément que « j'aie été victime d'un tour de mon imagination ». Mon imagination, hélas, a eu les ailes brisées depuis longtemps déjà — et j'ai la faiblesse de ne pas savoir m'en réjouir.

A l'époque même du Congrès, j'ai lu, naturellement, avec intérêt les comptes rendus non officiels qu'en publiaient les journaux, et quelques lignes du *Light* de Londres (8 septembre 1900), m'ont singulièrement frappé. Les voilà :

« ... Professor Flournoy, who belongs to a rigid school of Protestantism, claims that he requires no higher philosophy of life than the one he already possesses, so that the ethical side of the spiritualistic beliefs has no especial interest for him. (Le prof. Flournoy, qui appartient à une école rigide de Protestantisme, prétend qu'il n'y a aucune nécessité d'une philosophie de la vie, plus élevée que celle qu'il possède lui-même, et que le côté éthique des croyances spiritualistes n'a pas un intérêt spécial pour lui.) »

Or, j'ai bien compris que M. Flournoy ne pouvait pas avoir dit ces choses dans la forme dont le rédacteur du *Light* s'est servi, mais il était tout naturel de supposer qu'il ait parlé tout au moins en ce sens-là. — Si cela n'est pas, tant mieux ; mais je tiens à préciser que je n'ai pas l'habitude de me mettre en frais d'imagination pour attribuer à qui que ce soit des propos qu'il n'a pas tenus.

...

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les dragonnades contre les spirites en Allemagne. L'arrestation de Mme Anna Rothe.

Nous avons parlé, dans notre numéro 8-9-10 de l'année dernière, des mesures prises par le gouvernement allemand contre la propagation du spiritisme. On avait défendu à tous les fonctionnaires de l'Etat de s'en occuper. En même temps, l'Empereur déclarait que les personnes entichées de spiritisme ne seraient plus reçues à la Cour.

A ce propos, le correspondant berlinois du *Daily News* écrivait à son journal :

« Si Sa Majesté a réellement l'intention de mettre à exécution ses menaces, elle devra renouveler son entourage, puisque les personnes qui s'occupent de ces questions sont fort nombreuses parmi sa société habituelle et surtout parmi celle de l'Impératrice... L'on sait que plusieurs dames, appartenant à ce que l'on peut nommer le cercle intime de Sa Majesté, sympathisent avec le mouvement et lui accordent leur appui. Cela ne se réalise pas uniquement dans la société de la Cour, mais tout aussi bien dans le monde officiel où le Spiritisme et les *ismes* similaires ont de nombreux partisans. Parmi ceux-ci, on pourrait nommer l'un des meilleurs diplomates allemands, membre du cercle le plus intime de Sa Majesté. Ce cercle comprend en outre plusieurs autres spirites. »

En outre, on cite parmi les spirites les plus en vue le maréchal Waldersee.

Ne croirait-on pas lire ce qu'écrivaient les historiens romains des premiers siècles de l'Eglise, au sujet des Chrétiens, qui parvenaient même autour du trône des Césars?... Pour rendre la ressemblance plus frappante, il faut ajouter que ce mouvement de coercition anti-spirite et anti-*scientist* est l'œuvre du du haut clergé luthérien de l'Empire.

Dans ces derniers temps, les choses ont suivi leur train. Enfin, dans les premiers jours du mois de mars, l'on annonçait que, pendant une séance que Mme Anna Rothe donnait à Berlin, deux agents de police avaient fait irruption dans la salle, avaient empoigné la fameuse *blumenmedium*, l'avaient entraînée dans une pièce à côté et l'avaient fouillée — après quoi ils avaient affirmé avoir trouvé sur elle des fleurs et des oranges.

Les détails exacts de cet évènement nous sont encore inconnus. C'est-à-dire, que nous avons reçu plusieurs journaux qui en parlent, mais avec si peu d'accord et avec une partialité si manifeste, dans un sens ou dans l'autre, qu'il n'est guère possible d'en débrouiller la vérité. Nous reparlerons donc de cela au prochain numéro.

Mme Rothe sera condamné. Elle est peut-être coupable, mais Socrate, Jésus, Jeanne d'Arc, les martyrs de toutes les croyances, y compris de l'athéisme, ne l'étaient pas et ils furent néanmoins condamnés. Cent cinquante témoins sont déjà cités pour son procès ; la plupart sont des dames de la haute société, qui savent ce qui les attend si elles ne défèrent pas aux volontés d'en haut — et l'héroïsme n'est pas l'apanage de tout le monde. Je ne m'étonnerais même pas si Mme Rothe avouait, tout en étant innocente. Les sorcières de jadis avouaient bien avoir été au Sabbat, avoir subi les caresses du diable, etc. ; il n'était même pas nécessaire, pour cela, de les soumettre à la question.

Mais à quoi bon, tout cela?

J'ai parlé, aujourd'hui même, à une personne qui avait assisté à quelques séances de Mme Rothe, à Paris.

— Vous savez — me dit-elle — que Mme Rothe avait été fouillée, avant la séance pendant laquelle elle a été arrêtée, et que l'on n'avait pas trouvé de fleurs ni de fruits sur elle.

— C'est en effet ce que je viens de lire dans les journaux allemands.

— Nous en avions fait autant, à Paris. Cela se pratique toujours dans les séances de Mme Rothe. Or, croyez-vous que la police aurait osé frapper ce grand coup, dont la mauvaise réussite aurait rejailli jusque sur les marches d'un trône, *sans s'être préalablement assurée de tout ce qui était nécessaire pour trouver sur la médium des fleurs et des fruits?*

— En effet, cela me semble peu vraisemblable.

— Alors, que croit-on prouver, par ce coup monté, à des personnes qui connaissent les habitudes de la police et qui ont vu ce que j'ai vu, moi?

Par exemple, je ne sais pas si les soupçons soulevés par mon interlocuteur sont justifiés, mais j'ai très bien compris que la question était bien loin d'être résolûe, pour bien des gens.

Un procès n'aura pas la moindre signification, tandis que l'on serait probablement parvenu à connaitre la vérité en soumettant Mme Rothe à l'examen de quelques savants impartiaux. La chose n'était pas impossible, quoi qu'en dise le Dr Maach dans sa *Xénologie* (Septembre 1901, p. 102 et suivantes), en répondant justement à la *Revue des Études Psychiques*.

D'ailleurs, que l'on ait pris Mme Rothe en flagrant délit de fraude, ou que les choses aient été mal rapportées, cela n'a qu'une assez médiocre importance. L'on verra, quelques pages plus loin, comment M. Fogazzaro résume la question en disant: « On aura beau me montrer de faux louis; cela ne me prouvera jamais qu'il n'y a pas de pièces d'or. »

Tout cela n'est à peu près rien auprès de la grande affaire devant laquelle nous nous trouvons, avec quelque surprise, en cette même Allemagne qui a été le berceau de la Réforme, et par conséquent, dans une certaine mesure, de la libre pensée.

La plupart des lecteurs de la *Revue* se souviennent, probablement, de l'article sur Mme Anna Rothe, accompagné de son portrait, que nous avons publié dans la livraison de juin-juillet de l'année dernière (1). Après avoir exposé aussi impartialement que possible le pour et le contre, nous avons conclu en disant :

« Puisque Mme Anne Rothe et M. Max Jentsch sont animés « d'un si beau zèle et d'un tel désintéressement, eh bien! au « lieu de courir les salons de l'Europe, qu'ils veuillent bien ac- « corder quelques séances à des savants de marque dont l'au- « torité scientifique soit bien établie. Tant que cela ne sera pas « fait, l'authenticité de la médiumnité de Mme Rothe pourra ne « pas soulever ombre de doute pour bien d'excellentes gens, « mais elle ne sera jamais *une vérité scientifique acquise*. Voilà, « pour le moment, l'état de la question. »

(1) Les nouveaux abonnés de la *Revue* peuvent obtenir *gratis* ce numéro sur simple demande adréssée à l'Administration.

Et c'est là l'état où la question demeure encore actuellement, après l'arrestation de Mme Rothe.

Nous avons eu les séances de Paris, en avril dernier, chez Mme L. F. F., qui en publia le rapport dans le *Light*. Mme Rothe n'y donna pas des preuves bien éclatantes de sa médiumnité, et la défense du professeur C.-W. Sellin ne suffit point à détruire cette impression assez défavorable au médium.

Nous avons eu l'incident publié par la *Spiritistische Rundschau* de septembre dernier : Mme Rothe qui est surprise achetant des fleurs dans une ville de la Suisse, etc. Là encore les explications de M. Sellin et de la princesse Karadja paraissent plus intéressantes que persuasives.

Nous avons, en outre, une foule de rapports de séances avec Mme Rothe, publiés par des revues allemandes, en partie favorables à la médium, en partie défavorables.

Mais, pour ma part, deux choses m'ont surtout frappé en ces derniers temps. L'une, c'est la phrase suivante du Dr Erich Bohn, l'initiateur de la campagne contre Mme Rothe :

« La preuve de la réalité des croyances spirites me pousserait au désespoir et ferait pour moi de la vie un désert (1). » Quelle impartialité peut-on donc raisonnablement attendre d'un homme qui se trouve dans un état d'âme pareil ?

L'autre circonstance, c'est la publication d'un numéro spécial — *Rothe-Nummer* — de la *Wissenschafliche Zeitschrift für Xenologie*, d'Hambourg, dirigée par le Dr Ferdinand Maack. Ce n'est pas uniquement un pamphlet violent contre Mme Rothe et M. Jentsch — ce qui pourrait encore se comprendre, à la rigueur — mais bien aussi contre le spiritisme et contre les spirites, dont plusieurs — tels que le Dr Friedrich Maier, directeur des *Psychische Studien* — sont attaqués avec les plus virulentes injures. La première idée qui vous vient, en parcourant ces pages est celle-ci : Voilà donc quels sont les hommes de la « Loge psychique *Licht* » d'Hambourg, ceux qui auraient démasqué Mme Rothe dans ces fameuses séances qui constituent la plus solide arme du Dr Bohn contre Mme Rothe !

Sans doute, si MM. Bohn, Maack etc. ont *réellement* démasqué

(1) Bulletin de la Société d'Études Psychiques de Nancy. Septembre-octobre 1901.

Mme Rothe, ils ont rendu un service considérable à la vérité.

Mais l'on comprend bien que Mme Rothe n'est, en tout cela, qu'un incident, qu'un prétexte; que la lutte est contre le spiritisme; qu'une vaste organisation, favorisée en haut lieu, a préparé le terrain aux ukases de Berlin.

L'on ne comprenait pas au juste pourquoi tous ces gens, au milieu de tant de tromperies ambiantes, en religion, en politique, en commerce, en jurisprudence, dans le monde, ne songeaient qu'à nous sauver des petites escroqueries — réelles ou imaginaires — de Mme Rothe. On l'a compris ensuite. Il s'agissait de préparer ce qui est en train de s'accomplir: des dragonnades *modern style* — des dragonnades plus hypocrites que celles des Cévennes — mais enfin, des dragonnades.

Est-ce à dire que ces Messieurs étaient des instruments *conscients* de M. Faber, modérateur général de l'Eglise protestante ? Nous sommes bien loin de l'affirmer. D'ailleurs, ils ont à leur disposition une façon bien simple de nous prouver le contraire. C'est de proclamer hautement :

— Oui, nous avons combattu Mme Anna Rothe, parce que nous croyons qu'elle nous trompe. Mais ce qui prouve que nous ne sommes mus que par l'amour de la vérité et non pas par l'esprit d'intolérance, c'est que nous n'ap[illegible]vons pas que l'on fasse violence aux consciences, que l'on impose aux fonctionnaires de l'Etat et au monde de la Cour, la croyance ou la non-croyance à telle ou telle chose, l'accomplissement ou l'abstention de telle ou telle pratique religieuse. Le courage que nous avons employé à persécuter une femme, nous l'emploierons maintenant à une chose bien plus importante : à la défense de la liberté de conscience, au combat d'une persécution qui n'est plus de notre temps (1).

Quant à nous, nous serons toujours, partout pour la liberté de conscience ; nous ne nous laisserons jamais berner par ceux qui feignent de vouloir nous défendre d'une tromperie, pour nous tromper, en nous arrachant la liberté de penser. Nous ne croyons pas que l'on ait le droit d'empêcher le libre exercice

(1) We are inclined to think that the Emperor is hardly likely to be so foolish as to coerce his subjects regarding these matters. Such act would indeed be « unworthy of our times ! » — *Light*, 15 février 1902, page 83.

de la religion chrétienne, sous prétexte que le prêtre nous trompe, en nous mettant dans la bouche un morceau de pain et en nous faisant croire que c'est là le corps d'un Dieu. Nous n'interdisons pas aux catholiques de payer pour faire dire des messes en faveur des âmes du Purgatoire, même si nous sommes d'avis que cela ne profite qu'aux prêtres. Nous n'empêchons pas les *scientists* et les pèlerins de Lourdes de se soigner par la prière, ou par l'auto-suggestion, sous prétexte que cela nuit à leur intérêt, ou tout au moins à celui des médecins. Le jour où la survie sera scientifiquement prouvée — comme elle paraît en train de le devenir — eh bien, nous ne prétendrons pas que les socialistes français retranchent de leur programme l'affirmation que « toute religion est contraire à la vérité et doit être combattue comme nuisible » ; nous continuerons seulement à les prier de se montrer un peu moins intolérants que le gouvernement impérial d'Allemagne.

Nous proclamons, enfin, que l'on ne peut pas prendre à prétexte les tromperies, vraies ou imaginaires, d'Anne Rothe pour nous arracher la liberté de conscience.

VESME.

Une conversation avec M. Fogazzaro.

Le Spiritisme, l'Église et la Science. — Les médiums démasqués.

L'on parle beaucoup de spiritisme en Italie, en ce moment, sans que le roi Victor Emmanuel songe à y mettre ordre.

M. Eugène Checchi, du *Giornale d'Italia*, ne pouvant pas se payer le voyage de Berlin pour connaître l'avis de quelque grand savant ayant examiné à fond la question du spiritisme, a dû se borner à s'adresser au fameux romancier et philosophe, M. A. Fogazzaro, qui est aussi, comme on le sait, un catholique fervent, quoique libéral — un *rosminien*.

— Avez-vous vu, Monsieur le Sénateur — lui dit M. Checchi — quelle vogue ont pris actuellement chez nous les doctrines spirites ?

M. Fogazzaro répondit en faisant remarquer encore une fois que l'on ne devrait pas parler de *spiritisme*, pour ne pas préju-

ger la question par un mot qui renferme une explication, laquelle n'est, pour le moment, qu'une hypothèse.

— Quel que soit le mot dont on se sert — dit alors l'interviewer — il s'agit bien de manifestations étonnantes, merveilleuses.

— Ce serait une sottise de le nier — répondit M. Fogazzaro. — Mais, justement parce qu'il s'agit de phénomènes extraordinaires, qui semblent parfois contredire les lois immuables de la nature, je suis d'avis — ainsi que je l'ai toujours été — qu'on doit les étudier d'une façon objective et que l'on doit apporter dans cette étude la méthode scientifique. La science est, en elle-même, rigide et impersonnelle : or, il faut ne pas s'exalter excessivement en ces recherches; il ne faut point y apporter la contribution dangereuse d'idées préconçues, qu'elles soient favorables ou défavorables à la chose. Par exemple, les personnes douées d'une fantaisie trop facilement excitable devraient s'en abstenir. La fantaisie et la science ne vont pas facilement d'accord sur ce terrain-là.

— Et vous, Monsieur le Sénateur, vous en êtes-vous occupé personnellement ?

— J'ai l'intention de m'en occuper; c'est là le seul moyen de parvenir, tôt au tard, à des conclusions pratiques.

— Je crois que ce qui s'oppose au développement de ces études, ce sont surtout les scrupules des âmes pieuses. Les personnes religieuses y sont décidément contraires, au point de renouveler les préjugés des temps à peu près barbares, lorsque l'on croyait à l'influence et à l'intervention des puissances diaboliques.

M. Fogazzaro répondit aussitôt, sans aucune hésitation :

— L'on peut s'occuper scientifiquement des phénomènes en question sans porter atteinte à la religion. Je suis un croyant sincère; pourtant, mes croyances profondes et immuables ne m'empêchent pas de m'occuper de ce qui peut me conduire à la vérité. Sans doute, j'ai entendu, moi aussi, répéter que ces manifestations sont l'œuvre d'esprits malfaisants. Pour ma part, je crois, au contraire, que, toute réserve faite sur la nature des phénomènes, l'on ne peut guère affirmer qu'ils ne soient dûs tout aussi bien à de bons esprits.

— En tout cas, l'Eglise est tout à fait contraire à ces recherches.

— Ne dites point l'Eglise, mais plutôt quelques écrivains ecclésiastiques. Il y a des prêtres de beaucoup d'autorité qui affirment franchement que l'on peut étudier scientifiquement les phénomènes dits « spirites » sans porter atteinte à la religion : c'est-à-dire les étudier pour parvenir à connaître la vérité. Dans toutes les Histoires ecclésiastiques, il se trouve nombre de communications spirites; on n'y déclare aucunement qu'il s'agisse d'esprits malfaisants... Donc, je ne cesserai pas de répéter que c'est un devoir, un devoir strict pour l'humanité d'étudier les phénomènes troublants dont nous nous occupons...

— Il me semble — ajouta M. Checchi — que ce qui retient beaucoup de personnes d'entreprendre ces recherches, c'est la crainte de perdre quelque chose dans l'estime du monde.

— Que voulez-vous que je vous dise? En Angleterre, personne ne craint de se rendre ridicule en s'occupant scientifiquement des phénomènes psychiques (1). En Italie, au contraire, cette peur existe, malheureusement. Cela pourra retarder le chemin de la vérité, mais cela n'empêchera point qu'elle parvienne au bout.

— Ne vous semble-t-il pas qu'un autre obstacle vienne des fraudes que l'on découvre de temps à autre chez quelques médiums?

— La cause du spiritisme n'a rien à souffrir de ce qu'un médium a été démasqué. L'on frappe des pièces d'or; s'il y a des faux monnayeurs, les pièces fausses n'empêchent aucunement les bonnes de rester telles et d'avoir cours. L'imposture ne prouve rien : un médium ne possède pas toujours la force médiumnique; alors si les phénomènes, dans telle ou telle occasion, ne se produisent pas, c'est tout naturel — quoique cela soit bien regrettable — qu'il s'aide par la fraude. Cela devient pour lui une bête question d'amour-propre. Ce sont là des mystères, sans doute; mais plus les mystères sont extraordinaires, plus nous avons le devoir de les étudier... Les étudier scientifiquement — voilà le devoir de tous ceux qui veulent le triomphe de la vérité.

(1) Dans cette affirmation de M. Fogazzaro, il y a bien quelque exagération. Toujours est-il que dans les pays habités par les races anglo-saxonnes, cet inconvénient est moindre qu'ailleurs. — *N. de la R.*

Jeux floraux spiritiques à Barcelone

Il nous parvient de Barcelone un curieux manifeste publié par le *Centro Barcelones*, avec le concours de l'*Union Espiritista Kardeciana Española* et de son journal, la *Revista de Estudios Psicologicos Luz y Unión*. Cette feuille, adressée *a todós los vates y escritores espiritistas Ibero-Americanos*, les invite à des « jeux floraux spiritistes » qui seront célébrés à Barcelone le 18 mai.

Toutes les compositions présentées devront être inédites et écrites en castillan, catalan, français, italien ou portugais. Elles seront consignées sans la signature de l'auteur, dans une enveloppe sur laquelle on écrira un mot qui sera répété sur une autre enveloppe contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Les ouvrages devront être adressés, avánt le 20 avril, al *Centro Barcelonés de Estudios Psicologicos*, Ferlandina, 20, pral., Barcelone, et précisément au Secrétaire du Cômité organisateur, D. Carlos Zinmmerman.

Le manifeste contient une liste de prix qui seront décernés aux plus dignes; entre autres une fleur naturelle, qui sera donnée à l'auteur de la meilleure composition en vers sur un sujet spiritique. Le vainqueur de ce prix aura le droit d'élire une *señora* ou une *señorita*, qui sera proclamée Reine de la Fête.

Pour le coup, voilà Toulouse détrôné. Qui donc aurait soupçonné tant de galanterie, tant de poésie, tant de chevalerie moyenâgeuse chez messieurs les spirites catalans ?...

Le discours présidentiel du Dr Lodge à la Société pour les recherches psychiques

M. le Dr Olivier Lodge a prononcé, le 31 janvier, un discours à la Société pour les recherches psychiques de Londres, comme il est usage pour les nouveaux Présidents de cette Association. Nous ne manquerons pas de nous occuper de ce discours, lorsque le texte en aura été publié. En attendant, il nous suffira de dire qu'il s'occupe surtout de ces phénomènes de lucidité et de clairvoyance, etc., qui accompagnent parfois l'état de trance, ainsi que chez Mmes Piper et Thómpson. Après avoir relaté les

deux principales hypothèses moyennant lesquelles on s'efforce d'expliquer ces phénomènes, savoir : la télépathie et l'intervention des esprits, il reconnaît que la télépathie ne semble pas suffisante pour expliquer tout ce que l'on observe dans ces états de trance. Après tout, pour son compte, il est bien loin de contester la possibilité, et même la probabilité, de l'existence des esprits, d'autant plus qu'il est d'avis que l'être humain n'est pas exclusivement composé d'un corps. Nous renvoyons à plus tard l'exposé des idées de l'éminent physicien sur cet argument, de crainte de tomber en quelque inexactitude involontaire.

Le Dr Lodge parle ensuite des phénomènes médiumniques d'ordre physique. Ainsi, il déclare n'avoir jamais assisté, pour sa part, au passage de la matière à travers la matière, dont ont parlé Zoellner et d'autres. Il n'a jamais pu constater des matérialisations, quoiqu'il reconnaisse que des témoignages de beaucoup de valeur nous y feraient accroire. Elles pourraient représenter une forme bien singulière et bien surprenante d'une force naturelle déjà connue. Ainsi qu'un mollusque peut extraire de la matière de l'eau pour en former sa propre coquille, l'on peut concevoir qu'un esprit soit à même de se revêtir temporairement de parcelles tirées du corps d'un médium. Seulement, puisque la présence d'un médium est toujours nécessaire à ces manifestations, M. Lodge ne croit pas nécessaire d'avoir recours à l'hypothèse d'un esprit désincarné, lorsqu'il s'agit peut-être uniquement d'une extension des facultés humaines.

M. de Torres-Solanot. — Le prof. P. Turiello

Le *vicomte de Torres-Solanot*, que l'on peut à juste titre appeler le nestor et le personnage le plus éminent des spirites espagnols, est mort, le mois passé, très ferme toujours dans ses croyances. Il a laissé un testament, qui est un exposé des doctrines kardécistes, auxquelles la presque totalité des spirites espagnols demeurent fidèles.

M. de Torres-Solanot a été l'organisateur du premier Congrès spirite. Son talent n'avait pas une tournure scientifique, mais plutôt celle d'un apôtre ardent et convaincu. Il dirigeait le journal spirite *Luz y Union*, de Barcelone.

— A Naples est mort le *professeur Pascal Turiello*, dont nous

avons examiné, dans le numéro 8-9-10 de l'année dernière, la dernière publication : *Un regard au siècle XIX*, dans laquelle il faisait une juste part aux études psychiques. Il y a quelques années, il lut à la Société royale des Sciences morales et politiques de Naples, dont il était membre, une monographie sur *Le nouveau spiritualisme en Italie* ; cet ouvrage fut traduit en français et fit assez de bruit. M. Turiello est aussi l'auteur de nombreux écrits littéraires, historiques et politiques appréciés. C'était un esprit fort équilibré.

Deux intéressantes publications imminentes

Imminentes, c'est peut-être dire un peu trop. Mais elles ne sauraient tarder beaucoup.

Il s'agit d'abord de l'ouvrage dans lequel M. H. Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes, rendra compte des 21 séances auxquelles il a assisté dernièrement avec le médium Mme E. Palladino. Ce livre sera intitulé : *Psychologie et Spiritisme. Impressions et notes sur quelques séances médiumniques*. Ce sera un volume de 450 pages, publié par les éditeurs Bocca frères (Turin-Rome).

L'autre ouvrage attendu est le deuxième volume de l'*Inconnu et les Phénomènes psychiques*, de M. Camille Flammarion. Il sera consacré au *Spiritisme*.

Voilà deux livres auxquels les lecteurs ne manqueront certainement pas.

Le Gérant : F. CABARET.

Paris, Imp. Quelquejeu, rue Gerbert, 10.